



ROMAN
Véronique Marcotte,
démêler le vrai du faux
Page F 3



ESSAIS
Relire Galbraith avec les indignés
Page F 5

LIVRES

Gil Courtemanche ou l'éthique de l'indignation

Chroniqueur au *Devoir*, Gil Courtemanche est mort l'été dernier, à l'âge de 68 ans. Louis Cornellier, notre responsable des essais québécois, connaissait à peine l'homme, mais fréquentait assidûment son œuvre. À l'occasion de la parution du livre *Le camp des justes*, un recueil des chroniques de Courtemanche parues dans *Le Devoir* de 2002 à 2011, il livre ici sa vision de l'œuvre journalistique du regretté romancier et chroniqueur.

LOUIS CORNELLIER

«**L**a mort, écrivait Gil Courtemanche au moment du décès de Jean-Paul II, n'est pas le temps des règlements de comptes avec celui qui part, ni celui du mensonge admiratif. La mort ne doit surtout pas servir de prétexte à un délire médiatique admiratif et glorifiant qui travestit à la fois la personne et les faits. Les morts, même les plus orgueilleux, ne demandent pas qu'on mente en leur nom.» Gil Courtemanche était orgueilleux. Il est mort prématurément le 19 août 2011. Pour être fidèle à sa mémoire, j'en parlerai ici sans mentir.

Même s'il était chroniqueur au *Devoir*, Gil Courtemanche n'était pas mon ami. J'ai eu affaire à lui personnellement deux fois. Dans les deux cas, ce fut une catastrophe. La première fois, au Salon du livre de Montréal en 2003, il m'a apostrophé pour me traiter d'ignoble révisionniste parce que je ne partageais pas son interprétation du génocide rwandais. Surpris par son arrogante rudesse, j'ai tout de même voulu entamer une discussion, mais il s'est détourné avec mépris. Plus récemment, parce que j'avais critiqué ses positions en faveur d'une décentralisation des pouvoirs au Québec, Courtemanche m'a envoyé un courriel au ton dédaigneux dans lequel il m'accusait de mauvaise foi, tout en insistant pour que je ne lui réponde pas. Bonjour l'ambiance, comme on dit.

Devant autant d'animosité, j'aurais pu décrocher. J'ai pourtant continué à fréquenter l'œuvre de Courtemanche — j'ai lu l'œuvre entier — parce que les désagréables aspérités de l'homme n'annulaient pas les qualités de l'auteur, romancier et intellectuel. J'aime ses romans, surtout le camusien *Le monde, le lézard et moi* (Boréal, 2009), et ses chroniques du *Devoir*, substantielles et stylisées.

Un indigné permanent

En relisant ces dernières, regroupées dans *Le camp des justes*, je retrouve presque à chaque page ce qui m'attache à cet intellectuel, par-delà sa personnalité rébarbative. Courtemanche, en effet, était un indigné permanent, mais qui

avait le souci de soumettre ses emportements à l'épreuve des faits. Homme de gauche, il veillait cependant à ne pas succomber à la tentation de la pensée réflexive, qui consiste à réagir en fonction de dogmes idéologiques préétablis. Courtemanche était un homme révolté, mais le militant, chez lui, ne faisait jamais taire (sauf dans le cas du Rwanda, peut-être) le journaliste.

En octobre 2006, par exemple, il surprend tout le monde en signant une chronique dans laquelle il appuie sans réserve l'intervention militaire en Afghanistan. «*Le pacifisme et le neutralisme ne constituent pas toujours des attitudes vertueuses et humanistes*, écrit-il. *Il arrive qu'ils soient aussi une forme de démission et de repli sur soi, une sorte d'égoïsme sophistiqué. [...] Si on croit que la stabilité du pays et que la sécurité des civils constituent une bonne chose pour le monde entier, ce que je crois, voilà plutôt une raison d'y rester et d'y intensifier la lutte contre les talibans.*» Courtemanche se trompait peut-être — la situation, aujourd'hui encore, reste difficile à évaluer —, mais il prenait là une position courageuse pour quelqu'un de son camp.

Peu de chroniqueurs québécois ont consacré autant d'énergie que lui à comprendre et à faire comprendre les grands enjeux internationaux. Amoureux déçu de l'Afrique et d'Haïti, Courtemanche blâme bien sûr les puissances occidentales pour leur comportement dans ces régions du monde, mais il n'épargne pas les potentats locaux. Il est vrai, explique-t-il, que l'Occident se comporte en rapace dans les pays du tiers-monde, mais il est tout aussi vrai qu'*«il n'y a jamais eu de solutions africaines à des crises africaines»*. L'engagement du journaliste dans tous ces débats du bout du monde ne tenait pas qu'à une curiosité personnelle, mais à la conscience du fait que le monde, plus que jamais, est notre territoire. «*On sait déjà que les bas salaires de la Chine effacent des emplois à Huntingdon*, écrit-il, *mais nous ne sommes pas encore suffisamment conscients de l'unité organique de la planète. La lutte pour notre prospérité et notre confort passe obligatoirement par la*

VOIR PAGE F 2: INDIGNATION



«Il n'y a jamais eu de solutions africaines à des crises africaines»

«On sait déjà que les bas salaires de la Chine effacent des emplois à Huntingdon, mais nous ne sommes pas encore suffisamment conscients de l'unité organique de la planète»

ILLUSTRATION: TIFFET

la découverte
de la mort

l'Inconvénient no 47

Jacques Godbout
Renaud Jean
Félix-Antoine Lorrain
Maxime Prévost
Carl-Keven Korb
Isabelle Daunais

Aussi dans ce numéro
François Ricard
Martin Labrosse
Sylvain Robert
David Dorais
Lakis Proguidis
Gilles Marcotte
Serge Bouchard
Geneviève Letarte

Disponible en kiosque et en librairie
Abonnez-vous sur www.inconvénient.ca

LIVRES

Le promeneur solitaire de la Plaza St-Hubert

Nicolas Lévesque a consacré un livre original aux charmes de la célèbre artère commerciale

Les amoureux du kitsch savent les charmes de la Plaza St-Hubert. Les vitrines où se côtoient robes de mariée, bric et broc *made in China*, bières du terroir, jouets érotiques et restaurant Saint-Hubert original sont ses armes de séduction quêtaines et puissantes. La Plaza garde le souvenir d'avoir été vantée, dans la splendeur de ses années 1960, par la télévisuelle bouche de Réal Giguère. Alors qu'à l'approche de Noël, elle se remet une couche de clinquant vert et rouge, voilà que la Plaza est objet et sujet d'un livre. Balade entre pensée et poésie, de Jean-Talon à Saint-Zotique, dans *Les rêveries de la Plaza St-Hubert*.

CATHERINE LALONDE

Du lèche-vitrine à la songerie, il n'y a qu'un pas que Nicolas Lévesque franchit, mains dans les poches, avec la désinvolture assurée du promeneur solitaire. Son troisième livre, *Les rêveries de la Plaza St-Hubert*, est étonnant, charmant par son inclassabilité. Le pré-texte: une petite balade — moins de cent pages — sous les absurdes marquises de la Plaza St-Hubert. On y slalome entre l'essai, le récit, les graffiti, la poésie, le journal et les photographies. Au passage, Nicolas Lévesque aborde son métier de psychologue, l'immigration, ses écrivains favoris — Jack London, Herman Melville, Shakespeare —, le clivage entre le politique et le poétique, qui le heurte, comme celui entre le féminin et le masculin. Entre autres.

Toutes les digressions et élaborations sont permises. Ici, de belles pages sur l'histoire du sigle @; là, à partir du mot même de plaza, un arrêt sur l'explicite fascination qu'a l'auteur pour l'Espagne; plus loin, un détour par l'utilisation à Montréal de l'anglais et du français. «Écrire n'est pas différent

de rêver, dit-il, il y a un interdit et un désir, ce qui force les compromis, les traductions, les substitutions, les métamorphoses.» Le lecteur, par contamination, se prend à rêvasser au fil des pages, au moins autant qu'il lit.

Idées de corps

Nicolas Lévesque a voulu faire un tit-livre et se trouve tout étonné que *Le Devoir* lui demande une entrevue. Ce fils de philosophe, «théoricien naturel» et directeur de la collection «Essais» chez Nota Bene, s'est amusé ici à court-circuiter ses habitudes de pensée et d'écriture, à chercher une écriture libre. «J'aime me convaincre, écrit-il, qu'il serait mieux, de manière générale, d'être plus sauvages et excessifs, davantage capables d'une plus grande proximité et d'une plus grande solitude.» Son mélange «essai-fiction, ou long poème essayistique» illustre, par sa forme, sa quête d'homme et d'écrivain.

«Habiter une idée, c'est la ramener dans le rapport à l'autre, précise l'écrivain au-dessus d'un café forcément pris dans une brulerie de la Plaza St-Hubert. C'est lui donner une sensualité, des corps. La théorie fait semblant de n'être faite de



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Une vitrine typique de la Plaza St-Hubert

concepts qui jouent ensemble, désincarnés. Mais tout est relation: les concepts se tournent autour, dansent ensemble, s'attendent. On est humain, donc on invente toujours des choses humaines, avec nos tripes, même si ça n'en a pas l'air. Même la physique la plus pure tient sa part de sensualité. Je crois qu'on est vraiment rendu au bout de la raison pure, des calculs, en deuil des Lumières. C'est pour ça aussi que je lutte contre mon propre côté rationnel.»

Si la fiction ne lui vient pas facilement, Nicolas Lévesque cherche, on l'aura compris, à marier plutôt qu'à séparer, tous genres confondus. Psy, il

couche son écriture et son Québec sur le divan, avant de les y rejoindre. «Tout le projet s'est fait comme un millefeuille: par strates et petits bouts. Je vois qu'on clean les choses — comme la religion, ou l'idée de l'indépendance du Québec — au lieu de les renouveler et de les re-penser. Pour moi, être libre, c'est sortir des oppositions. C'est voir deux rives séparées par une rivière et choisir plutôt de sauter dans la rivière.» Ce qui nomme ce flot d'idées et de langue, accroché à ce flow qui revient au fil de ses propos. «Être libre, poursuit l'auteur, c'est arrêter d'opposer les masculin/féminin,

gauche/droite, libre/pas libre, passé/futur. Arrêter d'être contre. Être libre, être adulte — c'est la même chose, pour moi —, c'est accepter aussi d'être un peu plus seul.»

La Plaza comme agora

Cette vision de l'âge adulte — l'être citoyen, assumé —, Lévesque l'a explorée dans son œuvre précédente, (...) *Teen Spirit. Essai sur notre époque* (Nota Bene, 2009), où il observait les traits et travers de sa génération Y. Les rêveries sont beaucoup plus personnelles, et mouvantes. Quelle différence entre le très intime et l'art thérapeutique?

thérapie, genre cri primal et fesser dans un oreiller, c'est insuffisant. Il faut se rappeler que la psy est née au moment où il y a eu rupture avec l'idée de catharsis. La psychanalyse, c'est s'entendre avec l'ennemi, pas juste le cracher au-dehors. Je vois la psy et la création comme des alliées, je crois que les deux sont nécessaires. On sait qu'il y a des artistes qui sont devenus fous même en composant des œuvres géniales; donc, il faut être porté à la fois par l'intime et le public. Si on est juste porté par l'intime, et c'est ce que je reproche à la psychanalyse, il manque une reconnaissance. On voit la fiction comme un autre monde. Pour moi, c'est habiter le monde de mes mondes, et les ramener sur la place publique.»

Et revoilà dans cette place publique la Plaza St-Hubert, avec «ces commerces morcelés sous un même toit, un toit de pacoille, cette structure sans pudeur de tuyaux blancs supportant des panneaux de verre», ce lieu d'écriture qui pour lui devient «la pluralité même, le multiple en tant que tel. Le mélange des genres, des classes, des générations, des langues et des Québécois. Mais avec un toit de verre commun. Une sorte de lien invisible, rassembleur, unificateur, protecteur. Un solarium». Celle-là, même Réal Giguère n'y avait pas pensé.

Le Devoir

LES RÉVERIES DE LA PLAZA ST-HUBERT

Nicolas Lévesque
Nota Bene
Montréal, 2011, 90 pages

INDIGNATION

SUIITE DE LA PAGE F 1

lutte contre la pauvreté dans le monde. Il y va de notre intérêt. Ce n'est pas une question de générosité

mais d'égoïsme bien compris.»

Courtemanche et la question nationale
Sur la scène canadienne,

Courtemanche déplore «la rupture radicale opérée par le gouvernement Harper avec cinquante années de politique étrangère canadienne», avec «cette longue tradition de justice et d'équilibre». Il critique avec sévérité la «version nordique du rêve américain» qu'incarnent les conservateurs.

Au Québec, le chroniqueur vomit le populisme d'un Mario Dumont qui cherche en nous «la part d'ombre», démasque les «lucides» qu'il assimile à des

nantis conservateurs, frappe sur l'opportunisme dangereux de Jean Charest et s'inquiète de l'insouciance des électeurs pour lesquels «le choix politique s'est transformé en choix de consommateur».

Admirateur de René Lévesque et du premier gouvernement péquiste, Courtemanche, qui n'a que de bons mots pour Pauline Marois en 2006, ne supporte plus le «PQ sans âme» d'aujourd'hui et en tire la conclusion hâtive

que l'indépendance est dépassée. Il ne semble pas se rendre compte que son appel à passer à autre chose — «il n'y a pas qu'une seule formule pour progresser, construire et développer un monde meilleur» — n'est qu'une autre forme chic de la démission nationale.

Malgré quelques désaccords idéologiques et une radicale incompatibilité de caractères, bien des choses m'attachent à l'œuvre de Gil Courtemanche. Il arrivait à l'intellectuel de craindre que sa passion du monde et des grands débats ne l'éloigne des «petits bonheurs» de la vie quotidienne. Son autofiction *Je ne veux pas mourir*

seul (Boréal, 2010) ne dit pas autre chose.

«L'homme révolté, écrivait-il pourtant en rendant hommage à Michel Chartrand, pour parvenir à l'équilibre sur la corde raide de la critique permanente, doit croire profondément au bonheur et à la beauté des choses. [...] On ne peut dénoncer la laideur du monde si on en ignore la beauté sous toutes ses formes.» C'est aussi mon credo.

Collaborateur du Devoir

LE CAMP DES JUSTES

Gil Courtemanche
Boréal
Montréal, 2011, 296 pages

SÉRIES DE LA PLACE DES ARTS

studiolittéraire

RENAUD LACELLE-BOURDON ET CATHERINE VIDAL LISENT L'ÉCUME DES JOURS DE BORIS VIAN

5 DÉCEMBRE 19 h 30 | STUDIO-THÉÂTRE

dînersàlapiece

LA CHANSON D'AMOUR DE CUL

de Michel Garneau
Avec Simon Boudreault et Jacques l'Heureux

Mise en lecture de Gaétan Paré
En coproduction avec le Centre des auteurs dramatiques [CEAD]

13 DÉCEMBRE De midi à 13 h | STUDIO-THÉÂTRE

PROGRAMMATION COMPLÈTE LAPLACEDESARTS.COM

FONDATION DE LA PLACE DES ARTS

laplacedesarts.com 514 842 2112 / 1 866 842 2112

Triptyque

www.triptyque.qc.ca
Tél.: 514.597.1666

CLAIRE DÉ
HÔTEL SEPTIÈME-CIEL
ET AUTRES HISTOIRES
nouvelles, 153 p., 19 \$

«Claire Dé s'était faite rare ces dernières années. On renouera avec son style pétri d'humour, de finesse et de sensualité dans *Hôtel Septième-ciel*. L'écriture somptueuse de Claire Dé se déploie avec parfois une touche d'amertume, mais sans la moindre morbidity.»
Stanley Péan, *Le Libraire*

LA VOLUPTÉ

UN NUMÉRO PILOTÉ PAR DANIELLE DUSSAULT ET JEAN PIERRE GIRARD

JOSÉ ACQUELIN, LINDA AMYOT
ANNE-MARIE BÉLANGER, JOSÉE BILODEAU
FABIENNE CLAIRE CALAND
ANDRÉ CARPENTIER, JEAN-PAUL DAOUST
MONIQUE DELAND
MARIE KARINE DOUCET
DANIELLE DUSSAULT, AURÉLIE GIRARD
JEAN PIERRE GIRARD, CHARLOTTE LEMIEUX
MICHELINE LÉVESQUE, GUY MARCHAMPS
CHRISTIANE MELANÇON
PIERRE OUELLET
SIMONE PIUZE
BERNARD POZIER
DIANE RÉGIMBALD

LETTRE À UN ÉCRIVAIN VIVANT
Jean Déry à Jacques Poulin

12 \$ www.revuemoebius.qc.ca

Georges Leroux

Wanderer. Essai sur le Voyage d'hiver de Franz Schubert.

(Collection Empreintes, dirigée par Ginette Michaud)

Pour Georges Leroux, chaque *Lied* du *Voyage d'hiver* est l'occasion d'un exercice de pensée, où l'écriture tente l'impossible: dire ce qui a lieu dans l'œuvre, suivre le *Wanderer*, en recueillir le chant de courage.

Éditions Nota bene

Conseil des Arts du Canada / Canada Council for the Arts

LITTÉRATURE

Démêler le vrai du faux

Une histoire d'abus d'enfant d'une cruauté sans nom

Comment, par quel bout prendre cette histoire? C'est tellement horrible. Tellement délirant, invraisemblable. Ça dépasse l'entendement. Et pourtant, «*tout est vrai*», indique l'auteure, Véronique Marcotte, dans une note, au début d'*Aime-moi*.

«*Tout est vrai, légèrement fardé par mon imagination*», prend-elle le soin de préciser. Car il s'agit bien d'un roman, finalement. Le quatrième que publie cette écrivaine. Son terreau de création, son champ de prédilection: l'exploration de la maladie mentale.

Un jour, raconte-t-elle, toujours dans cette note au début du livre, elle a reçu un appel. Quelqu'un, une femme, voulait lui raconter une histoire. Une histoire vraie, vécue par elle. Et impliquant une autre personne, complètement désaxée.

Véronique Marcotte a hésité. Tellement d'histoires noires à raconter, déjà. Tellement de sources d'inspiration, partout, dans les journaux, parmi les faits divers. Tellement d'idées qui tournoyaient dans sa tête de romancière pressée par le temps.

Mais elle a fini par céder, par aller rencontrer cette femme qui l'avait appelée, pour entendre, dit-elle, «*le parcours humain terrible et inexplicable que vous allez vivre*».

Multiplier les points de vue

Elle a changé les noms des protagonistes. Elle en a fait des

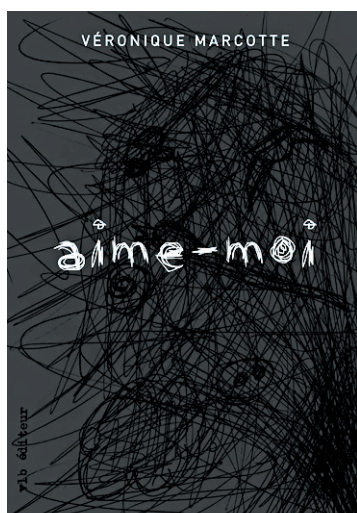
personnages, s'est immiscée dans leurs pensées, leur a donné une voix. Elle a fait de cette histoire un roman à plusieurs voix. Sa marque, ça, la marque de Véronique Marcotte, comme romancière: multiplier les points de vue, faire s'entrecroiser les monologues intérieurs.

Alternent, dans *Aime-moi*, la voix de la femme rencontrée, appelée ici Judith, et celle de la désaxée, nommée Maëlle. Se fait entendre aussi, par moments, la voix de l'écrivaine elle-même, qui parfois ajoute des précisions, parfois se pose des questions.

Tout cela est fort bien fait: après quelques pages, on comprend le procédé, on comprend clairement qui parle, qui donne sa version des faits. Peu à peu, la toile se tisse. Peu à peu, nous sommes aspirés. Et, de plus en plus, terrifiés.

Bribes par bribes se dévoile une histoire d'abus d'enfant d'une cruauté sans nom. Nous plongeons dans le calvaire de la petite Maëlle, battue et violée à répétition par sa famille adoptive, membre d'une secte obscure. Les détails sont effrayants.

Parallèlement, nous mesurons les effets, les séquelles de cette situation invivable, inimaginable, chez l'enfant qu'on a fini par sortir de son milieu: autisme, crises de folie, agressivité soudaine, mensonges, changements brusques de personnalité, comportements suicidaires...



Nous suivons aussi l'évolution de la relation entre la petite et la femme qui l'a recueillie chez elle le cœur sur la main, celle qui en a pris soin et qui voulait tant lui redonner une vie normale, un foyer aimant: Judith.

Mais quelque chose cloche. De petites invraisemblances apparaissent. Puis de plus grosses. Déclic. On se met à douter. On devient de plus en plus sceptique. Et on se rend compte, finalement, que le plus terrible dans toute cette histoire n'était pas là où on le croyait. Qu'il y a bien pire encore.

Et ce bien pire, en fait, on ne sait trop quoi en faire, comment l'interpréter. Mis à part l'idée qu'il y aurait là-dessous une prémisses: le besoin d'être aimé. D'où le titre du roman: *Aime-moi*. Mouais...

Une machination

On a surtout du mal à y croire.

Encore plus de mal à croire à ce revirement de l'histoire qu'à tout le reste qui précède. On a été berné déjà, alors là...

C'est ici que ça devient difficile. Difficile pour moi d'en dire plus sans révéler l'essentiel, le clou, le véritable liant de ce récit abracadabrant. Dire simplement que c'est machiavélique.

Dire aussi que, par plusieurs aspects, ça rappelle *L'adversaire*, d'Emmanuel Carrère. Non seulement parce qu'il est question de mythomanie. Mais parce qu'il nous apparaît inconcevable que cette mythomanie n'ait pas été détectée avant. Par les autres. Par les proches.

Comment une personne peut-elle faire croire à son entourage qu'elle a 13 ans, ou même 19, alors qu'elle en a 32? Ça fait partie des questions sans réponses valables auxquelles nous confronte *Aime-moi*, et qui nous restent en travers de la gorge. Malgré les tentatives d'explication qu'on nous donne.

Ça fait partie du pari de l'auteure, sans doute. Puisqu'elle joue là-dessus. Sur le fait que, même si ça semble inconcevable, ce qu'elle nous raconte est vrai. Entendre par là, comme on le dit souvent dans ces cas-là, que la réalité dépasse la fiction.

Étrange sensation, une fois le livre refermé. Malaise devant l'énormité de la machination dans laquelle on a marché, jusqu'à un certain point. Jusqu'à quand? Pourquoi?

Besoin d'aller vérifier. De tout reprendre depuis le début.



Avec *Aime-moi*, Véronique Marcotte publie son quatrième roman.

De démonter une à une les pièces de l'engrenage. Pour savoir par quel bout prendre cette histoire qui ne tient pas debout.

Collaboratrice du Devoir

BÉDÉ

Chroniques ludiques de la rue Fairmount

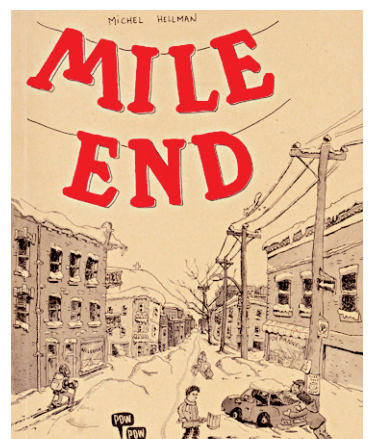
Bienvenue dans le Mile End de Michel Hellman

FABIEN DEGLISE

Ça ne pouvait pas commencer ailleurs que devant la vitrine de chez Wilensky, le célèbre anti-commerce de la rue Fairmount à Montréal, qui depuis 1932 sert des sandwiches au *baloney*, à midi seulement, et «avec pas de sourire», comme dirait l'autre.

Devant l'institution, deux personnages devraient de tout, de rien, et surtout d'un lien Internet. «*C'est mon blogue*, dit l'un. *Je mets en ligne des dessins et des bédés. Je raconte la vie au jour le jour dans le quartier...*» «*Tu ne devrais pas être en train de travailler sur ta maîtrise?*», répond l'autre.

Sourire et générique de début: bienvenue dans *Mile End* (Pow Pow), objet littéraire qui vient poser sur papier ce drôle de projet de blogue piloté entre 2004 et 2011 par le jeune bédéiste Michel Hellman en direct de ce quartier cosmopolite montréalais pour mieux se dé-



tourner de ses obligations universitaires. Et, 134 pages et plusieurs planches inédites plus loin, on ne peut que le remercier pour cette délicieuse preuve de procrastination.

Chronique ludique d'un quartier atypique de Montréal, *Mile End* lustre avec efficacité et une étonnante poésie urbaine à l'anecdote du quotidien ramassée

par l'auteur pour raconter cet incubateur de *hipsters*, coincé entre le Plateau et Outremont au nord de la rue Laurier.

On y croise le vieux fou qui vend des boulons, le petit monsieur marchand parfois sur Saint-Laurent ou Clark qui ressemble terriblement à Miles Davis, en plus petit. On s'amuse devant un ramasseur d'ordures ménagères qui danse en faisant son travail. On y parle de l'enfer auditif qui précède le ramassage de la neige en hiver, de la séparation de l'auteur d'avec son vieil ordinateur, de la vie en colocation, d'un lapin mangeur de fils électriques, de sa paternité et d'un arbre qui a poussé entre le métal d'une barrière. Et bien sûr, tout ça fait sourire.

Sans prétention, mais parfois

surprenant de profondeur malgré le simplisme du trait et du découpage, débordant de finesse et d'humour, ce roman graphique, qui vient étoffer le catalogue d'une jeune et sympathique maison d'édition montréalaise en pleine ascension, confirme aussi le talent de dessinateur et de scénariste de Michel Hellman, talent qu'il n'avait frotté pour le moment que sur le minuscule *Iceberg* (Cq-losse). C'était en 2010. À l'époque, cette bédé-expérience dans le champ du 9^e art à tirage limité, qui parlait du Grand Nord avec du papier découpé, avait laissé apparaître une certaine intelligence narrative. *Mile End* démontre que sous la pointe, forcément, il y avait plus.

Le Devoir

EN BREF

À ne pas manquer : l'Expozine

Les petits éditeurs, pour plusieurs des spécialistes des bandes dessinées et des fanzines, se rassemblent chaque année pour l'Expozine. Ce sont des éditeurs indépendants qui produisent souvent leurs livres un à un, selon des procédés artisanaux. Les voici réunis le temps d'une fin de semaine pour présenter leurs œuvres. L'Expozine

est le plus grand des salons dédiés à ces éditeurs, pourrait-on résumer. Le dixième Expozine se déroule cette fin de semaine à Montréal, samedi et dimanche, de midi à 18h, au 5035 de la rue Saint-Dominique, où se trouve l'église Saint-Enfant-Jésus. L'événement attire des exposants de l'Europe, des États-Unis, du Canada et du Québec. Accès rapide par le métro Laurier. Une occasion unique de faire des trouvailles. Information: www.expozine.ca/. — Le Devoir

PALMARÈS

Gaspard LE DEVOIR

Du 14 au 20 novembre 2011

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ	NB DE SEMAINES
------	----------------	---------------------	----------------

Romans québécois			
1	Mémoires d'un quartier • Tome 10 Évangéline, la suite	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	-/1
2	La serveuse du Café Chertier	Yves Beauchemin/Michel Brûlé	2/3
3	Malphas • Tome 1 Le cas des casiers camassiers	Patrick Sénécal/Alire	1/3
4	Bonheur, es-tu là?	Francine Ruel/Libre Expression	3/4
5	Félicité • Tome 1 Le pasteur et la brebis	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	5/2
6	Au bord de la rivière • Tome 2 Camille	Michel David/Hurtubise	4/5
7	Les héritiers d'Enkidou • Tome 4 Le sanctuaire	Anne Robillard/Welken	6/8
8	Filles de Lune • Tome 5 L'héritier	Élisabeth Tremblay/Mortagne	-/1
9	Mémoires d'un quartier • Tome 9 Antoine, la suite	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	9/13
10	Le pays de rêve • Tome 1 Les surprises du destin	Michel Langlois/Hurtubise	7/4

Romans étrangers			
1	Le Chinois	Henning Mankell/Seuil	1/3
2	Aleph	Paulo Coelho/Flammarion	2/3
3	Limnon	Emmanuel Carrère/POL	-/1
4	Mort ou vif • Tome 1	Tom Clancy/Albin Michel	4/2
5	Un havre de paix	Nicholas Sparks/Michel Lafon	3/5
6	Theodore Boone. L'enlèvement	John Grisham/OH ! éditions	10/2
7	Mort ou vif • Tome 2	Tom Clancy/Albin Michel	6/2
8	Remède mortel	Harlan Coben/Belfond	5/7
9	Le prince de la brume	Carlos Ruiz Zafon/Robert Laffont	7/2
10	Corsaire	Oliver Cussler Jack Du Brul/Grasset	-/1

Essais québécois			
1	De colère et d'espoir	Françoise David/Écosociété	2/4
2	Les soldats d'Allah à l'assaut de l'Occident	Djemila Benhabib/VLB	1/10
3	De quoi le Québec a-t-il besoin?	J. Barbe M.-F. Bazzo V. Marissal/Leméac	3/5
4	Le camp des Justes	Gil Courtemanche/Boréal	-/1
5	Ne vous taisez plus!	Denise Bombardier Françoise Laborde/Fayard	6/8
6	On veut votre bien et on l'aura. Comment l'insidieuse...	Jacques Nantel Ariane Kro/Transcontinental	5/5
7	Université inc. Des mythes sur la hausse des frais...	Eric Martin Maxime Ouellet/Lux	8/4
8	Maïa inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Côté André Noël/Homme	10/56
9	Et si mourir s'approvisait... Réflexions sur la fin de vie	Serge Daneault/La Presse	7/10
10	Lillane est au lycée. Est-il indispensable d'être cultivé?	Normand Baillargeon/Flammarion	-/1

Essais étrangers			
1	Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc du capitalisme	Jim Stanford/Lux	1/2
2	Tintin au pays des philosophes	Collectif/Philosophie Magazine	3/5
3	Brève histoire du progrès	Ronald Wright/Bibliothèque québécoise	4/2
4	Indignez-vous!	Stéphane Hessel/Indigène	2/43
5	Pour sauver la planète, sortez du capitalisme	Hervé Kempf/Points	5/5
6	Destruction massive. Géopolitique de la faim	Jean Ziegler/Seuil	-/1
7	L'influence de l'odeur des croissants chauds sur la...	Ruven Ogjen/Grasset	-/1
8	Demain, qui gouvernera le monde?	Jacques Attali/Fayard	-/1
9	Le fanatisme de l'Apocalypse. Sauver la terre, punir l'homme	Pascal Bruckner/Grasset	7/2
10	Travail, les raisons de la colère	Vincent de Gaulejac/Seuil	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 172 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Olivieri
librairie • bistro

Olivieri

Au cœur de la littérature

Lundi 28 novembre à 19 heures

Avec le soutien du Conseil des arts du Canada

Entrée libre/ réservation obligatoire
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Dans le cadre des Rencontres du CRILCQ

Sujets glissants : narration à la dérive

GAIL SCOTT

Gail Scott est l'auteure de huit livres. Partant d'une discussion autour de son plus récent roman, *The Obituary* (finaliste au Grand Prix du livre de Montréal), Gail Scott discutera avec Lianne Moyes des questions de style, de forme et de subjectivité qui animent sa pratique d'écriture.

ANIMATION
Lianne Moyes

RENCONTRE

AUTOUR de **PIERRE FALARDEAU**

À l'occasion de la parution aux éditions Lux d'*Un très mauvais ami*, la Librairie Gallimard est heureuse d'accueillir Jean-François Nadeau, historien, politologue et directeur des pages culturelles du quotidien Le Devoir pour une discussion autour de l'œuvre, de la vie et de l'engagement de Pierre Falardeau.

le jeudi 1^{er} décembre à 18 h
librairie Gallimard

3700, Boulevard Saint-Laurent, Montréal
514.499.2012 librairie@gallimardmontreal.com
www.gallimardmontreal.com

Ce recueil de lettres, adressées entre 1972 et 2009 au peintre hollandais Léon Spierenburg, dans lequel Pierre Falardeau parle en toute franchise de ses films, de ses combats et de ses idées, forme une véritable fresque autobiographique et révèle toute la complexité d'un personnage hors du commun.

LIBRAIRIE **GALLIMARD** DE MONTRÉAL

ACTIVITÉ GRATUITE

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

L'entomologiste et le rivage des syrphes

CHRISTIAN
DESMEULES

Syrphe? «Mouche à abdomen jaune et noir, à antennes courtes, au vol vif, fréquente près des fleurs», nous dit le dictionnaire. Trop souvent victime de sa ressemblance avec la guêpe (une physionomie qui le protège aussi, tout compte fait, de certains prédateurs), ce butineur de choc est néanmoins capable de nourrir, on le verra, d'étranges vocations.

Comment? Par quelle magie du récit, Fredrik Sjöberg, l'auteur de *Piège à mouches*, parvient-il à nous intéresser aux mœurs des syrphes et à sa

propre ferveur pour ces minuscules insectes volants? C'est à mettre, sans doute, au compte des mystères de la littérature.

Il est vrai, la passion peut surgir de partout. Il s'agit de savoir regarder. La méthode est ancienne. Lucien de Samosate, rhéteur et satiriste du II^e siècle, dans son *Éloge de la mouche*, se disait déjà fasciné par l'infiniment petit, subjugué par la membrane des ailes de l'insecte: «*Elle est fleurie de nuances comme les paons, quand on la regarde avec attention, au moment où, se déployant au soleil, elle va prendre l'essor.*» Mais à l'heure des écrans 60 pouces au plasma et de la Très Grande Vi-

tesse, se poster durant des heures à côté d'un bouquet de fleurs, un filet à la main, tient presque de la déviance.

Certains comptent les grains de sable, d'autres attrapent les flocons de neige. Fredrik Sjöberg, lui, écrivain et entomologiste amateur suédois, décline la folie du collectionneur en faisant l'inventaire des espèces de syrphes qu'il attrape sur la petite île de l'archipel de Stockholm où il habite. Une île réputée depuis longtemps parmi les collectionneurs d'insectes. «*Un asile de fous*», précise Sjöberg. Et son activité entomologique, il ne s'en cache pas non plus, agit comme un calmant, «*une anesthésie bon marché.*»

Promenade d'herborisation, biographie d'aventuriers et de savants fous, collection de «boutonologues» (de «boutonologie», science improbable de l'étude systématique et du classement des boutons, c'est-à-dire du futile et de l'accessoire), *Piège à mouches*, en mène large. Digressif de bout en bout, Sjöberg nous parle largement de sa propre folie, mais nous emmène également sur les traces de René Malaise, un grand voyageur suédois du XX^e siècle et inventeur du piège à insectes qui porte aujourd'hui son nom. Carl von Linné, naturaliste suédois et père de la taxinomie moderne, est lui aussi convoqué.

Mais la mouche dont il est question, on l'aura compris, c'est peut-être surtout en creux Fredrik Sjöberg lui-même, qui se décrit en hurluberlu solitaire et patient. Et cette île dont il nous parle avec une passion presque jalouse, elle incarne aussi à merveille le piège qui le retient. Un petit livre sinueux et ludique ouvert sur l'invisible.

Collaborateur du Devoir

PIÈGE À MOUCHES

Fredrik Sjöberg
Traduit du suédois
par Elena Balzamo
Les Allusifs
Montréal, 2011, 224 pages



LITTÉRATURE FRANÇAISE

À la façon de Kafka

Tout au long de sa vie d'écrivain, Louis Calaferte aura réussi à dérouter le lecteur

GILLES
ARCHAMBAULT

Dans le tome onzième de ses *Carnets, Circonstances*, Louis Calaferte écrit: «*Une œuvre ne l'est que si elle est une vie. Le reste relève du simple divertissement.*»

Aussi ne faut-il pas s'attendre à ce que *Promenade dans un parc*, publié une première fois en 1987 chez Denoël, soit en quelque manière un livre dont on parle généralement dans la presse *people*.

Il s'agit de la réunion de soixante-treize brefs récits qui donnent du monde et des êtres humains une vision que les esprits légers qualifieraient de pessimiste. Ce serait faire l'impasse sur l'immense désir de communion perceptible à chaque page.

La quatrième de couverture évoque un climat de colonie pénitentiaire. Avec raison. La plupart du temps, le personnage central de ces petites proses est un homme à l'écart, vivant misérablement, honni par la société pour des raisons qu'il ignore. Il ne se révolte pas, subit l'opprobre, se contentant à l'occasion de protestations qui ne franchissent pas le sol de sa mesure.

«*Que vous dire encore, sinon que je suis une triste créature qui ne trouvera le repos que dans la mort, si toutefois elle est ce noir anéantissement que je me souhaite.*»

Quiconque a lu les écrits intimes de notre auteur sait qu'il était un croyant, un mystique, qui se définissait comme un anarchiste chrétien capable de proclamer sa foi tout en s'attaquant avec virulence aux doctrines mises en avant par l'Église romaine.

Qu'il ait été un être complexe ne fait pas l'ombre d'un doute. S'il parle merveilleusement de sa conjointe dans les *Carnets*, il se livre dans *La Mécanique des*

femmes à une analyse impudique de la sexualité féminine, renouant ainsi avec la réputation sulfureuse que lui avait valu dans les années cinquante la publication de son roman autobiographique *Septentrion*.

Tout au long de sa vie d'écrivain, il aura réussi à dérouter le lecteur. Vivant en marge, acceptant de payer le prix de son isolement, se contentant de revenus d'appoint, il écrit pour le théâtre des pièces axées sur le comique et la dérision.

Une atmosphère d'étouffement

Calaferte parvint dans le livre qui nous occupe aujourd'hui à créer une atmosphère d'étouffement qui pourra paraître obsessionnel. Il me semble pourtant envoûtant, cet enchaînement de textes au style incisif et pourtant véhiculé par des phrases sinieuses autant que lapidaires.

«*Que nous soyons destinés à mourir est bien moins discutable que destinés à vivre et, quel qu'il soit, ne le savons-nous pas, le temps de notre durée n'est jamais qu'un répit.*» Celui qui émet cet aveu se qualifie de déserteur, il se désolidarise des gens heureux, de ceux qui côtoient la richesse, possèdent des bolides et s'affichent en compagnie de femmes superbes. Pour vivre en reclus, ce qui a été à peu près le destin de Louis Calaferte.

On l'aura compris, ce petit livre nous parle d'une perception de la vie et du monde qui ne doit rien à l'air du temps.

Collaborateur du Devoir

PROMENADE
DANS UN PARC

Louis Calaferte
Gallimard, coll. «L'imaginaire»
Paris, 2011, 182 pages

Bienheureuse autarcie

De Catherine Millot à Pascal Quignard, certains écrivains déclinent la littérature au féminin. Cette humanité-là procède de ce qui touche à l'être premier. D'un côté, le roc qui persiste, selon Quignard après Freud; de l'autre, la solidarité originelle qui relie l'être à la nature.

GUYLAINE
MASSOUTRE

Ô solitude, ce bel essai de Catherine Millot, au ton intimiste de la confiance, chante le singulier. Ô bienheureux retour au premier monde, aux Champs-Élysées d'une chambre; ô dérégulation de l'expérience intérieure! Dit «roman» tant la rêverie déborde du réel, ce livre contemplatif, heureux, touche au «grand silence originel, là où, dit Millot, les phrases qui s'écrivent dans ma tête font silence, et naissent du silence qui se fait». Le titre est de Purcell, après le poète St-Amant.

Voici ranimées les mille formes d'autarcie qui naissent de l'expérience de soi. Ce bien-être, paradoxal, semblera suspect. S'agit-il d'un livre sur rien, où les mots se lovent sur eux-mêmes, complaisants à l'égotisme du fossile? N'est-ce pas là le reproche que font à la littérature ceux qui ne lisent pas? Pour tant, lire est une méditation; par sa confession tranquille, la psychanalyste Millot répond à la socialité bruyante, où l'image satisfaite et composée de soi n'est qu'un habit bariolé, mal ajusté à l'incompressible soi.

Rien de plus éloigné du bonheur, en effet, que le premier amour, qui fait rencontrer la solitude. Elle le raconte, décrit la détresse et l'angoisse. Il y a ensuite les ruptures amoureuses de



FRANÇOIS GUILLOT AFP

Pascal Quignard, auteur notamment de *Tous les matins du monde*, publie *Les solidarités mystérieuses* chez Gallimard.

l'âge adulte, et tout cela se relie à l'enfance, avant que la lecture ne gratifie l'esprit d'une forme de sérénité. Là, ses souvenirs et ses pensées font un miroir extatique. Ainsi la solitude montre-t-elle ses deux visages, l'une sombre et l'autre clair.

Ô solitude s'ouvre et s'achève sur une croisière, symbole du «bonheur où le vaste monde vous sert de partenaire» et où la légèreté épouse l'évasion, sans obligation matérielle. Être porté, voire transporté: l'énigme de ce transport rejaillit en effusion, comme «le centre immobile d'une activité rayonnante», car ainsi font aussi les livres.

En croisière

Ô solitude offre donc un parcours livresque, entêtant et fidèle à Barthes. A vivre paisible dans son lit, Millot partage la félicité de sa vie proustienne, source de fantaisie. De là, les lieux de son enfance, Budapest et la Finlande, puis les îles éoliennes illustrent sa capacité d'adaptation dès l'enfance et les repères — madame Guyon, l'abbé Bremond, de grands mystiques — qu'elle entretient en rêvant.

Nulle fiction ne troublera ce romanesque consenti. Millot y dévoile son viatique, Lacan, Proust, elle les suit en filigrane, silhouettes du retour au même. Vivre n'y est ni ennui, ni charge lourde, mais images bondissantes, paresseuses, goûtées. L'équilibre autarcique d'une vie, menacé par le manque, l'incomplétude, la fin prévisible et redoutée, se soutient de complaisances avec des solitaires, à l'horizon réparateur: Barthes, avec sa vision sacrée de la littérature, et l'auteur-voyageur William Henry Hudson, ornithologue argentin en Patagonie, enrichissant ce coffre aux trésors.

Mélodie ininterrompue

Pascal Quignard offre un autre cas de solitude heureuse. *Les solidarités mystérieuses* trace le portrait d'une amie, transparent comme toujours. Il s'agit d'une femme qui paraît découpée dans l'ingrate côte bretonne. Par ses phrases minimales, délicates et fleuries, aux qualités phoniques évidentes, il fait vivre un personnage accompli dans l'imaginaire, impalpable et naturel, qu'il décline dans le ressac de vagues imagées.

Le septième volume de son *Dernier royaume* paraîtra bientôt, dit-on. Entre ses essais et la musique dont il s'entoure, ses romans glissent leur mince argument, fait de rêves, de désir affranchi, de mort, aux accents nervaliens. Anne, la traductrice dans ce roman, s'engloutit dans des lieux qu'elle a détestés enfant. Ici, la Bretagne et l'océan, mondes rudes aux pics déchiquetés, insuffisent à leur gardienne un «taoïsme» envoûtant. À ce temps qu'exige la lecture, il est rendu au centuple... de la sérénité.

Autres fantômes

Conversation suspendue, deux titres simplement: relire *Sur les quatre claviers de mon petit orgue*, de l'éditeur né belge Hubert Nysse, inspiré par son éditrice québécoise Marie-Josée Roy. Il est décédé le 12 novembre 2011. Ce poème sur la musique parle de l'absolu que la littérature contemple au seuil de l'indicible.

Disparue aussi, la grande romancière néerlandaise Hella S. Haasse, le 29 septembre 2011. Cette perle d'Actes Sud a planté *La chasse aux étoiles*. Ce feuilleton à la mode anglaise, écrit en 1949 et traduit en 2011, est un conte fantastique de la Saint-Nicolas. Solidarité mystérieuse, attraction? Au cœur inextricable des hauts fûts se tiennent les grands romans.

Collaboratrice du Devoir

Ô SOLITUDE

Catherine Millot
Gallimard, coll. «L'Infini»
Paris, 2011, 167 pages

LES SOLIDARITÉS
MYSTÉRIEUSES

Pascal Quignard
Gallimard NRF
Paris, 2011, 253 pages

Ses 20 ans en poche...

SUZANNE GIGUÈRE

Pascal Millet s'est inspiré d'un séjour en Basse-Côte-Nord pour l'écriture de son sixième roman. Ses vingt ans en poche, Manu Ségallotti quitte la France pour l'Amérique, poussé par le désir de mettre à distance son passé, d'explorer des terrains inconnus, de vivre à fond de nouvelles sensations et d'accumuler des expériences uniques. La route, une autre manière de voir la vie, une quête de soi également. Pouce tendu sur l'autoroute, traçant sur la carte un trait

rouge pour marquer les kilomètres parcourus, Manu traverse les États-Unis et se pose au Québec.

C'est dans une auberge de jeunesse au bord de la 138, où il reviendra à trois reprises, que se déroule la majorité du roman. Là, il croise plusieurs autres jeunes en quête de rêves, eux aussi. Au royaume des traîneaux à chiens, Manu fait la connaissance de Jack, un trappeur aux sens aiguisés et méthodiquement exercés. Il est fasciné par la sagesse de ce coureur des bois qui vit en harmonie complète avec la fo-

rêt et des lacs du Nord, d'une force et d'une beauté à couper le souffle.

Mais la fin du voyage approche. Des jours de blues se dessinent. Manu doit repartir en France pour faire son service militaire. Caserne 26, régiment d'infanterie, «une année vide et perdue, offerte à la nation», puis boulot à la Banque Nationale de Paris, au service des archives. Manu se sent prêt à s'installer, à aimer, à construire autre chose que du vide autour de lui. Le vide se refait pourtant. Il repart en vacances à Tadoussac, reprend goût à la vie, rentre de nouveau en France: amours transitoires, travail intéressant, sa vie lui semble perdue. Il repart à Tadoussac, mais cette fois il réalise qu'il ne suffit pas de partir pour tout changer.

«*J'ai longtemps cru que le monde m'appartenait. Je l'avais cru, assis face à un orage et à l'abri des bras de mon père. Je l'avais aussi cru à l'école quand, le front soucieux, nous comparions, avec quelques camarades de classe, la paume ouverte de notre main gauche pour en suivre de l'index la ligne de cœur, fasci-*

nés que nous étions par ce sillon creusé qui annonçait l'amour. Et mon père m'avait abandonné pour répondre au téléphone, la petite fille aux cheveux blonds avait embrassé mon meilleur copain.»

Le procédé répétitif des allers-retours entre la France et le Québec est le maillon faible du roman. En revanche, le style — l'auteur joue habilement de plusieurs registres —, le mouvement, l'ambiance, l'herbier d'images nordiques rendent la lecture du roman aisée et fluide. Sans d'autres buts avoués que celui de repousser les frontières de la réalité quand elle étouffe trop les rêves, ce roman d'apprentissage incarne réellement l'élan d'une jeunesse qui a soif de liberté, d'aventure et d'horizons neufs. *Québec aller simple* est à lire. Simplement pour savoir qu'à vingt ans tout est possible et que les rêves restent allumés très longtemps.

Collaboratrice du Devoir

QUÉBEC ALLER SIMPLE

Pascal Millet
Éditions XYZ, «Romanichels»
Montréal, 2011, 322 pages

Olivieri
librairie • bistro

Olivieri
Au cœur de la philosophie

Mercredi 30 novembre
19 heures

Entrée libre/ réservation obligatoire
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Causerie avec
CHARLES TAYLOR

QUE SIGNIFIE POUR NOUS
VIVRE DANS UNE SOCIÉTÉ
SÉCULIÈRE ?

Charles TAYLOR
L'ÂGE
SÉCULIER

«Charles Taylor entreprend une enquête philosophique et historique monumentale qui renoue les liens entre l'humanisme et l'aspiration à la transcendance.»
(*L'Âge séculier*, Éd. du Boréal)

ANIMATEUR
Georges Leroux, philosophe,
lauréat du Prix du Gouverneur
général (2011) pour son essai
*Wanderer : essai sur le Voyage
d'hiver de Franz Schubert.*

35^{ème} anniversaire

L'ÉCHANGE

713 MONT-ROYAL EST

LIVRES CD DVD
BLU-RAY BD JEUX VIDÉO

D'OCCASION

Ouvert 7 jours de 10h à 22h

Mont-Royal, 514-523-6389

LIVRES

ESSAIS

Relire Galbraith avec les indignés

MICHEL LAPIERRE

«*Si les pauvres sont pauvres, c'est leur faute — cela tient à leur fécondité excessive*», écrit avec ironie l'économiste John Kenneth Galbraith (1908-2006). Il résume une thèse de 1830, inspirée de Ricardo et de Malthus. Dès 1729, Jonathan Swift avait proposé aux pauvres, pour survivre, de vendre leurs nourrissons comme de la viande... N'y aurait-il que l'humour noir pour dépeindre la misère noire que les bien-pensants aiment ignorer?

À l'heure où ceux-ci dénoncent la futilité du mouvement mondial Occupons Wall Street, c'est la question que l'on se pose après avoir lu *L'art d'ignorer les pauvres*, de Galbraith, publié pour la première fois sous forme de livre et issu d'un article retentissant de *Harper's Magazine* (1985), repris en français, 20 ans plus tard, dans *Le Monde diplomatique*. Directeur depuis 2008 de ce dernier mensuel, Serge Halimi en fait une présentation substantielle.

S'y ajoutent une analyse de l'économiste Laurent Cordonnier sur ses confrères «*en guerre contre les chômeurs*» et plusieurs pages de *Modeste proposition sur les enfants pauvres d'Irlande* (1729), l'écrit satirique, déjà cité, de Swift. Cet écrivain n'exagère presque pas. Son humour est d'autant plus caustique qu'il colle à la réalité. Comme l'explique Halimi, à la suite de Galbraith, l'occultation sereine de l'inégalité sociale s'appuie sur une longue et prestigieuse tradition.

Benjamin Franklin, l'un des pères fondateurs des États-Unis, n'insista-t-il pas, en 1766, sur la nature nuisible de la générosité? Il écrivit: «*Plus on organise des secours publics pour prendre soin des pauvres, moins ils prennent soin d'eux-mêmes et, naturellement, plus ils deviennent misérables.*» Galbraith a compris que seul l'humour peut exprimer une insensibilité aussi vertigineuse.

Son esprit de synthèse a déjà quelque chose de drôle: une simplicité qui nous rend cois. L'économiste estime que «*de tout temps des penseurs ont cherché à justifier la misère — en culpabilisant au besoin ses victimes — et à rejeter toute politique sérieuse pour l'éradiquer*». Il passe en revue les méthodes concoctées pour nous forcer à reconnaître l'existence inévitable d'un petit nombre de riches et d'une multitude de pauvres.

Par exemple, l'utilitarisme de Jeremy Bentham (1748-1832) camoufle l'égoïsme des ac-



BRIAN SNYDER REUTERS

L'économiste John Kenneth Galbraith est né à Iona Station, près de London, en Ontario, en 1908.

capareurs de biens en élaborant un système d'allure scientifique où le bonheur maximal d'une minorité détermine le malheur d'une majorité. Quant à la lutte pour la survie imaginée par Herbert Spencer (1820-1903), elle fait du triste sort des faibles la conséquence de la sélection naturelle.

Si Milton Friedman (1912-2006), l'un des pères du néolibéralisme, définit la liberté comme le droit de faire le moins possible de dépenses publiques pour réduire la pauvreté, Galbraith nous pousse à conclure qu'il ne s'agit que d'une seule liberté, celle des riches.

Collaborateur du Devoir

L'ART D'IGNORER
LES PAUVRES

John Kenneth Galbraith
Présentation de Serge Halimi
Les liens qui libèrent /
Le Monde diplomatique
Paris, 2011, 80 pages

Contre la rengaine de l'impuissance

LOUIS CORNELLIER

La crise de 2007 l'a montré: le régime économique mondial n'est pas au service des citoyens. La mondialisation néolibérale et le capitalisme financier engendrent des crises à répétition que les dirigeants font payer aux peuples avec des politiques d'austérité.

À l'heure actuelle, constate le brillant économiste français Jacques Généreux, «*l'humeur commune semble osciller entre deux sentiments: l'indignation face à l'injustice des sacrifices imposés aux peuples et l'incrédulité quant à la capacité d'un quelconque gouvernement à agir autrement*».

Dans *Nous, on peut!* (Seuil, 2011), Généreux, qui est secrétaire national à l'économie du Parti de gauche, une formation française dirigée par l'éclatant Jean-Luc Mélenchon, contredit cette «*rengaine de l'impuissance*» en détruisant «*le mythe des marges de manœuvre disparues au niveau national*». La mondialisation néolibérale n'est pas une fatalité naturelle et peut être renversée par le volontarisme politique.

Dans *La crise financière et monétaire mondiale. Endettement, spéculation, austérité* (M éditeur, 2011), l'économiste québécois Louis Gill développe sensiblement la même thèse, en suggérant «*la mise*

sous propriété publique» des grandes banques et des entreprises «*trop grosses pour faire faillite*», donc «*trop grosses pour demeurer privées*». Gill, comme Généreux, conteste aussi la légitimité d'une part des dettes nationales et explore la possibilité de ne pas les rembourser.

Ces deux ouvrages, signés par des économistes appartenant à une gauche décomplexée, se présentent comme accessibles et à l'usage du simple citoyen, mais ils s'avèrent plutôt savants. Aussi, la version vulgarisée de ce discours rafraichissant reste à écrire.

Collaborateur du Devoir

ÉLISE TURCOTTE



GRAND PRIX
DU LIVRE DE
MONTRÉAL 2011

Guyana

« Il y a dans cette œuvre fine d'Élise Turcotte une structure de murmure et de non-dit qui donne au livre son rythme et sa cohérence. Car tout au long de ce parcours nous sommes dans le mystère et l'insolite de la vérité des choses. Nous sommes dans ce livre au cœur de la fiction là où imaginer, mentir et raconter révèlent simultanément la partie inventée en nous et le paysage vrai qui nous garde en constante alerte de vie. »

- Nicole Brossard,
présidente du jury du Grand Prix du livre de la ville de Montréal 2011

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

LEMEAC



Presses de
l'Université
LavalDécouvrez nos
Nouveautés

Sous la direction de
GÉRARD HERVOUET et
MICHEL FORTMANN

Rapport annuel sur les
conflits internationaux

250 pages • 29,95 \$



ALAIN-G. GAGNON

Une synthèse critique des
grands débats en cours au sujet
de l'affirmation nationale

224 pages • 29,95 \$



Sous la direction de
JEAN-GUY BLAIS et
JEAN-LUC GILLES

Cet ouvrage propose un regard
panoramique sur l'utilisation de la
technologie de l'information et
de la communication

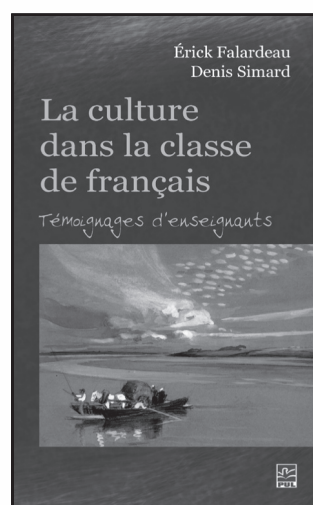
356 pages • 45 \$



ÉRICK FALARDEAU
DENIS SIMARD

Le rehaussement culturel à l'école
peut constituer le cœur de la
pratique pédagogique des
enseignants

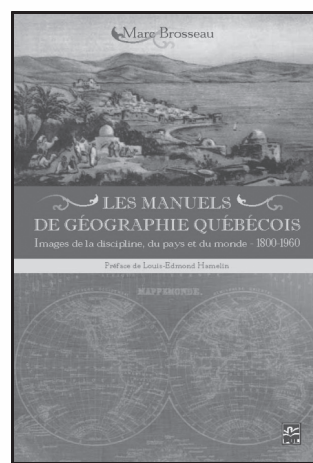
238 pages • 30 \$



MARC BROUSSEAU

Voici l'évolution progressive de la
discipline géographique au Québec

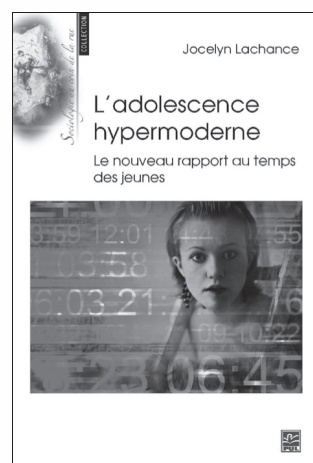
200 pages • 34,95 \$



JOCELYN LACHANCE

Depuis plusieurs années,
l'auteur remarque la montée du
stress chez les adolescents

168 pages • 24,95 \$



CAROLINE BEAUCHAMP
À l'instar des autres démocraties,
le Québec est aux prises avec des
demandes d'accommodement
religieux

150 pages • 19,95 \$



Abonnez-vous à INFO-PUL
www.pulaval.com

ESSAIS

ESSAI LITTÉRAIRE

Patrick Tillard et le monde de la négation

CHRISTIAN DESMEULES

Vous connaissez peut-être cette saillie de La Bruyère: «La gloire ou le mérite de certains hommes est de bien écrire; et de quelques autres, c'est de n'écrire point.» Robert Walser a peut-être longtemps cherché, qui sait, à la mettre en application. L'écrivain suisse (1878-1956), après avoir beaucoup écrit, s'est emmuré pendant vingt-trois ans dans un silence littéraire qui fait couler encore beaucoup d'encre.

Sa grève du verbe est une lointaine cousine de celle de Jean-Pierre Issenhuuth, mort récemment, qui s'interroge souvent dans ses *Carnets* sur la nécessité de l'écriture, alternant — parfois dans une même page — la tentation d'exister comme écrivain avec le «*désir d'être un ver et de disparaître*».

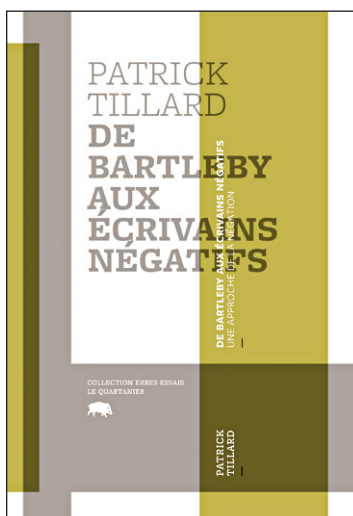
Et n'allons pas oublier le *Bartleby* de Melville, bien sûr, figure ultime et quasi clownesque du scribe récalcitrant. Sa célèbre formule devant toutes les injonctions, «*Je préférerais ne pas*», brille comme une ampoule nue. Étudié notamment par Blanchot, Deleuze et Agamben, *Bartleby* symbolise peut-être mieux que personne, dans sa radicalité jusqu'au-boutiste, la fascinante (parce que paradoxale) posture du refus littéraire.

Une affaire de dévalorisation

Avec *De Bartleby aux écrivains négatifs*, Patrick Tillard, nouvelliste et romancier (*Xanadou*, L'Instant même, 2006), explore sur le mode savant (le livre est issu d'une thèse de doctorat défendue à l'UQAM en 2008) cette veine en apparence moins fertile de la littérature moderne et contemporaine. Il cherche à comprendre et à saisir les motivations de ces «*écrivains négatifs*», maîtres du refus, aquibonistes de choc («*Qu'a pas besoin d'oculiste pour voir la merde du monde*», faisait chanter Gainsbourg).

Qu'il s'agisse de Magloire-Saint-Aude, de Fernando Pessoa ou de Paul Nougé, Patrick Tillard examine ainsi la portée du silence de ces victimes consentantes de «*l'agraphie*».

Et les «*taiseux*» mis en lumière par Patrick Tillard sont bien entendu tous de véri-



tables écrivains — certainement pas des écrivains ratés. Symptôme d'une époque, l'émergence de ces emmurés vivants de la parole littéraire s'accompagne de la dévalorisation progressive de l'écriture dite littéraire. Désaffection, exil intérieur, fatigue et silence: autant de manières de vivre un «*soupçon primordial*» à l'égard de la littérature contemporaine, écrit Tillard. Une réaction existentielle, peut-être, face à un phénomène de fond qui réduit de plus en plus l'écrivain à n'être que le «*porteur d'une parole bavarde et sans but*». Une forme d'immolation, si on veut. Un geste de protestation sacrée.

À la barre de cette enquête, notamment, convoqué par Tillard parmi d'autres témoins-experts: l'auteur de *Bartleby et compagnie* et de *Docteur Pasavento*, Enrique Vila-Matas, qui se penche depuis longtemps sur la figure de ces récalcitrants littéraires, dont celle de Robert Walser, sorte de «*frère légendaire de Bartleby*».

Une fascinante porte d'entrée sur un monde de doutes et de signification. Et un questionnement plus que pertinent sur la valeur de la littérature à notre époque bercée par les gazouillis et les effets pervers du loisir littéraire.

Collaborateur du Devoir

DE BARTLEBY AUX ÉCRIVAINS NÉGATIFS

UNE APPROCHE DE LA NÉGATION

Patrick Tillard
Le Quartanier
Montréal, 2011, 476 pages

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Dans la tête de Pierre Falardeau

Pierre Falardeau, le personnage public, était un polémiste tonitruant, un militant carré et tellement sûr de lui qu'il en imposait. En privé, l'homme, on l'a dit, était tout autre. Délicat et attentif, il acceptait la contradiction et souhaitait toujours poursuivre la discussion.

Dans *Un très mauvais ami*, sa correspondance avec le peintre néerlandais Léon Spierenburg, c'est bien sûr l'artiste intime qui se livre. En publiant ce document exceptionnel, les éditions Lux permettent au public lecteur d'entrer dans la tête de Pierre Falardeau pour y découvrir un artiste radicalement intègre, mais tourmenté. «*Ce Falardeau de la vie privée aide à mieux comprendre les fondements qui donnèrent lieu à ses sorties publiques enflammées*, explique en introduction son traducteur et ami Jean-François Nadeau. [...] Ses lettres à Léon Spierenburg forment un cri d'espoir envers la vie et l'humanité, envers l'engagement malgré tout, même si cela doit se faire au prix d'une rage permanente et de la nécessité de mener une existence tumultueuse, incandescente.»

Falardeau a connu Spierenburg en 1972, lors d'un voyage en Europe. Jusqu'à la fin de sa vie, il lui écrira, en anglais, des lettres amicales dans lesquelles il expose ses états d'âme. Sans cesse, le cinéaste se qualifiera de «*très mauvais ami*», en se blâmant de ne pas répondre assez vite aux envois de celui à qui il achète des toiles qu'il peine à payer. Falardeau, rappelle Nadeau, n'a pratiquement jamais eu d'argent et s'en foutait.

Un engagement viscéral

«*En paroles*, écrit-il à son ami en 1973, *le cinéma est un art. Mais en réalité, le cinéma est une industrie. C'est ce que j'ai découvert peu à peu et qui me rend pessimiste. Qu'est-ce que des gars comme nous pouvons [sic] faire dans une industrie?*» Falardeau, alors, n'a que 27 ans, mais il pressent déjà que sa carrière sera un parcours du combattant. À de multiples reprises par la suite, ses lettres évoquent ses difficultés à trouver du financement pour ses films et sa frustration de devoir travailler dans l'incertitude de voir ses efforts aboutir sur la pellicule.

En 1987, il répond à son ami qui lui suggère d'user de straté-

gie en donnant «*aux gens ce qu'ils veulent au cinéma*», tout en insistant «*quelque chose sous tout ça*». Falardeau reconnaît une certaine pertinence à cette suggestion, mais avoue ne pas être capable de s'y soumettre. «*Je sais bien*, écrit-il, *qu'il y a du vrai dans ce que tu dis. Mais je ne peux pas. Pas parce que je veux faire le fin-fin. Simplement parce que je suis ainsi. Il n'y a rien que je puisse y faire.*» Déjà, en 1973, il résumait le caractère viscéral de son engagement. «*Je ne suis pas un révolutionnaire à cause de mon cerveau*, admettait-il, *mais à cause de mes couilles.*»

Cette forme de pureté artistique et idéologique s'accompagne d'un malaise à vivre dans une société qui ne la partage pas. «*Je préfère les tourmentés*, confie Falardeau en 1987. *Ils me semblent plus créatifs. Je crois que toutes les personnes que j'aime sont tourmentées.*» En 1995, ce malaise le poursuit encore. «*Je crois que je suis né pour me sentir mal*, écrit-il à son ami. *Je suis joyeux seulement quelques fois par année, lorsque je rencontre des gens que j'aime. Comme je ne te vois pas très souvent, je me sens mal la plupart du temps. Que la vie est stupide!*»

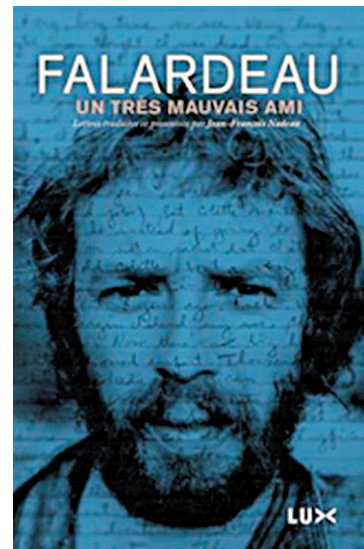
Une lutte universelle

Artiste et intellectuel engagé en permanence, de tout son être — «*il y a des moments où je rêve à la situation internationale ou à la destinée de l'humanité et j'en oublie d'acheter du lait*», avoue-t-il —, Falardeau ne conçoit pas

qu'on puisse vivre sans se battre pour la liberté et la justice. «*Plus tu penses à des choses importantes et plus tu ressens de la colère lorsque tu entends des gens parler de leur stupide vie quotidienne (de nouveaux pantalons, une nouvelle auto, la couleur de leur appartement, etc.)*», s'afflige-t-il.

Anti-Gratton par excellence, le cinéaste n'en veut pas aux petites gens que la lutte pour la survie éloigne de l'art et de la lutte politique, mais à tous les autres, ces «*enculés hypersophistiqués*», dont le confort se traduit en indifférence. Aussi, même si l'enthousiasme lui fait parfois défaut, il se bat, parce que «*l'ennemi ne s'inquiète pas de savoir si nous sommes joyeux ou pas: il attaque*» et que «*nous devons riposter*», par le rire, notamment, «*la seule façon de ne pas s'effondrer*». L'épistolier, d'ailleurs, est souvent très drôle.

Dans une lettre de novembre 1976, Falardeau se réjouit de la victoire du Parti québécois aux élections, «*une victoire du bonheur sur la misère*», «*le retour de la vie après 200 ans de mort*». C'est une des rares fois, dans toute cette correspondance, où il évoque de façon précise la situation politique québécoise. Cela peut surprendre, étant donné que toute l'œuvre publique ne parle que de ça, mais on comprend, en lisant ses lettres de feu, que Falardeau inscrit son combat dans une perspective universelle. Pour lui, la lutte pour l'indépendance du Québec, c'est une lutte pour la liberté et pour la vie, point. «*C'est très important pour l'humanité*, explique-t-il. *Partout dans le monde, de tous les temps, lorsqu'un*



peuple ou une espèce meurt, c'est une misère pour l'humanité.»

«*J'écris l'anglais comme une vache espagnole*», s'excuse Falardeau à son ami. En traduction, pourtant, son style dru, mordant, direct, près de l'oralité et qui joue souvent de la vulgarité comme d'une arme de séduction, rappelle celui, puissamment charismatique, du romancier américain Charles Bukowski, un autre irrésistible très mauvais ami, épris d'absolu.

louisco@sympatico.ca

UN TRÈS MAUVAIS AMI

LETRES

À LÉON SPIERENBURG

Pierre Falardeau
Lettres traduites de l'anglais
et présentées par Jean-François
Nadeau
Lux
Montréal, 2011, 272 pages

Félicitations à
**Louise Dupré, lauréate du
Prix du Gouverneur général 2011
pour *Plus haut que les flammes***

«*la nuit est parfois un enfant / accroché à la chaleur /
d'une femme risquant / sa voix / à l'horizon du noir*»



Éditions du
Noroît

Distinctions

www.lenoroit.com



NORMAND
CHAURETTE



PRIX DU GOUVERNEUR
GÉNÉRAL 2011 –
THÉÂTRE FRANCOPHONE

Ce qui meurt
en dernier

«*Avec Ce qui meurt en dernier*, Normand Chaurette parvient, dans une langue ciselée, à provoquer des atmosphères inquiétantes et mystérieuses. Son style, quasi chirurgical, révèle un portrait de femme qui se débat dans son désir de plaire. La finesse de son écriture est entièrement au service de sa proposition théâtrale.»
Jury du Prix du Gouverneur général 2011

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

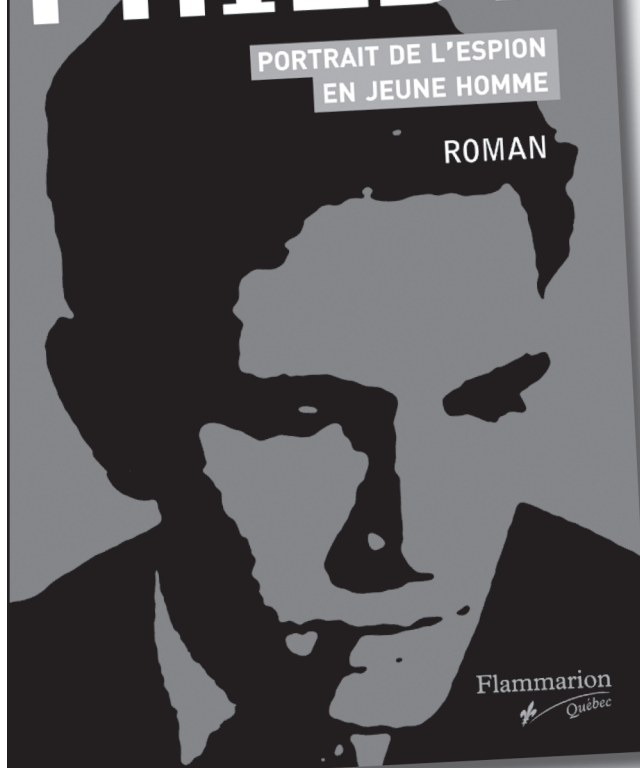


Comment devient-on un agent double ?

ROBERT LITTELL
PHILBY

PORTRAIT DE L'ESPION
EN JEUNE HOMME

ROMAN



Robert Littell, le maître du roman d'espionnage, raconte l'histoire du légendaire Philby dans cette fiction troublante de vérité.

«*Les dernières pages de ce roman-récit qui marie suspense, humour, petites et grande histoire(s) sont aussi incroyables qu'admirables.*»

Le Figaro Magazine

Flammarion
Québec